

Marcel
MOREAU

**UNE PHILOSOPHIE
À COUPS DE REIN**

Une philosophie à coups de rein

DU MÊME AUTEUR

- Quintes*, Buchet-Chastel, 1963.
Bannière de bave, Gallimard, 1963.
La Terre infestée d'hommes, Buchet-Chastel, 1966.
Le Chant des paroxysmes, Buchet-Chastel, 1967.
Écrits du fond de l'amour, Buchet-Chastel, 1968.
Julie ou la dissolution, Christian Bourgois, 1971 ;
rééd. J. Antoine (Bruxelles).
La Pensée mongole, Christian Bourgois, 1972 ;
rééd. L'Éther Vague, 1991.
L'Ivre Livre, Christian Bourgois, 1973.
Le Bord de mort, Christian Bourgois, 1974.
Les Arts viscéraux, Christian Bourgois, 1975.
Sacre de la femme, Christian Bourgois, 1977 ;
rééd. L'Éther Vague, 1991.
Discours contre les entraves, Christian Bourgois, 1979.
À dos de Dieu, Luneau Ascot, 1980.
Orgambide, Luneau Ascot, 1980 ;
rééd. Lettres Vives, 2002.
Moreaumachie, Buchet-Chastel, 1982.
Kamalalam, L'Âge d'homme, 1982.
Cahiers caniculaires, Lettres Vives, 1982.
Saulitude (photos Christian Calméjane), Accent, 1982.
Monstre, Luneau Ascot, 1986.
Le Grouilloucouillou, avec Roland Topor,
Atelier Clot, 1987.
Treize portraits, textes pour Antonio Saura,
Atelier Clot, 1987.

Suite des œuvres de Marcel Moreau en fin de volume

Marcel Moreau

Une philosophie à coups de rein

De la danse du sens des mots
dans la vie organique

DENOËL

© *Éditions Denoël, 2007*

Extrait de la publication

I

Je n'aime pas le soir du 31 décembre. Ou plutôt je l'ignore, superbement. Je n'invite pas et décline les invitations. Je préfère la solitude. J'ai horreur de toutes les liesses, surtout les récurrentes. D'ailleurs, c'est simple, mes mots et moi, nous traversons, comme des amnésiques, tous les calendriers. Nos jours de fête sont d'une autre espèce. Ce qui les détermine c'est la rencontre d'une écriture ou d'une femme, du corps de l'une dans le corps de l'autre. Il n'y a pas d'almanach pour ça. Le calendrier est aussi la cause, chez mes semblables, de quelque accès de fièvre chronique, tournant autour du *pont*. Faire ou ne pas faire le pont, c'est la question qui hante tous les esprits, certains en tombent malades. Ils voudraient bien vivre de pont en pont, même quand ils ont le pont triste, désœuvré. En général, dans nos sociétés, où les riches vies intérieures sont une rareté, les grands ponts s'écroulent sitôt qu'on les jette, ou qu'on les franchit. Ils ne relient à rien, sauf à l'Ennui.

Cela me semble terriblement suspect, une joie à date fixe, après quoi la quotidienneté revenue n'en est que plus

pesante, ou misérable, jusqu'à la prochaine fois. Les hommes n'ont pas réussi à se trouver un secret d'intensité de vivre tel qu'il les incline à tenir finalement pour négligeable l'échec de tous les projets de révolution permanente ou d'espérance sans compter. Ils s'agitent pour oublier leur condition de toujours, la paralysie qui est derrière eux, et celle qui est devant. L'intensité qui ferait danser l'esprit dans le corps, quand le corps s'immobilise, c'est vraiment cet état d'exception perpétuel que l'homme aspire à vivre perpétuellement, sans jamais y parvenir. Les ponts sont sans cesse coupés entre le désir du corps et celui de l'esprit.

Jusqu'à présent, je ne vois que la puissance du langage qui soit en mesure de promettre à cet homme la « permanence de l'exception », pour peu que son corps soit habité par cette puissance. Car parmi toutes les découvertes qu'il nous reste à faire dont nous pouvons espérer des ponts à perte de vue, d'une intensité continue, il y a sans conteste ce pouvoir du langage de produire dans notre être un inlassable mouvement, telle une danse de la vie et de la mort, envahissant la conscience, elle-même rythmique, vouée à l'expansion. Le problème, c'est que nous n'avons pas été éduqués à nous apercevoir, dès l'apprentissage de la parole, que les mots sont des danseurs. Ce ne sont pas des danseurs-nés, mais ils ont tout pour devenir, dans notre être charnel et spirituel, les grands danseurs de cet être, et pour ne rien vous cacher, de la vérité de cet être. Nous devrions nous méfier de tous les discours où l'on ne sent pas que les mots, le corps et l'esprit participent d'un même besoin d'être soulevés, et soulevants. Le malheur, avec les amou-

reux des mots, c'est que, trop souvent, ils se satisfont des entrechats des belles sonorités, dans leur tête. Certes, j'aime beaucoup les belles sonorités. Il m'arrive de passer des moments agréables en leur compagnie. Je reconnais volontiers y recourir parfois pour animer ma tête de leurs pointes, de leurs adages. Certaines, parmi les plus douées « à l'oreille », sont sylphides dans la bouche. On en mangerait. D'excellents poètes n'en sont pas avares, qui nous en envoient, par ballets entiers. Nous aurions mauvaise grâce à nous plaindre de la grâce des « belles sonorités », elles dansent bien, elles chantent encore mieux. Mais il est évident que ce n'est pas de cela qu'il s'agit lorsque j'insiste sur le pouvoir des mots de se comporter comme de grands danseurs du corps, de la connaissance par ce corps et de toutes les dispositions de ce corps à créer, sans répit, sa propre intensité de vivre. Dans cette perspective, les belles sonorités ne nous suffisent plus. Nous avons cédé à leur séduction, c'était bien. Mais nous sommes trop gourmands pour en rester là. Nous réclamons des mots autre chose que de la beauté sonore, chantante et dansante. C'est alors du sens profond même des mots profonds que nous attendons cette danse. Nous ambitionnons cela qui est le haut de la plus haute vie. Notre amour des mots demande au sens lourd, redoutable, taciturne, originel, des mots, ayant traversé toutes les couches de civilisation ou de barbarie jusqu'à nous, de se faire l'acteur dansant de notre vie. Notre amour des mots n'a sûrement pas toute sa raison, puisqu'il croit que le sens des mots ne prend vraiment tout son sens que quand il soulève avec lui, de son mouvement dansant, le

poids de nos questions sur la vie, l'art, l'amour, la mort. Aimons notre amour des mots pour son pari insensé, qui est de faire danser le sens dont nous créditons ces questions sans jamais être sûr que les réponses en auront un.

Mais tous les mots ne se prêtent pas à la danse du Sens, qui est la danse la plus difficile. Ils ne sont qu'une minorité à nous remuer ainsi, à créer dans le corps et dans l'esprit un climat propice à la lévitation. Quand, par l'écriture, j'accède à un savoir important, donc renversant, c'est grâce à cette minorité de mots dont le sens danse, au même rythme, sensoriel, que le corps. L'écriture n'est pas ce que l'on croit : une communauté de mots placés sous le contrôle de la raison, ne se déplaçant que selon ses plans. Se déplacer n'est pas danser. D'ailleurs, la raison ne danse pas. Elle n'a ni les jambes, ni le souffle, ni la détente pour ça. Je reconnais tout de suite le sens d'un mot qui n'est qu'un pur produit de la raison. Il ne danse pas. Il parle, il enseigne, il démontre, mais il ne danse pas. Pourtant, il est *léger*.

J'ai remarqué que ceux de mes mots dont le sens danse sont les plus lourds de sens. Il est vrai que j'ai pour habitude de recharger le sens des mots. Je ne souffre pas de les voir vidés de leur sens. Et, curieusement, plus je les charge de sens, plus ils me semblent impatients de danser, plus ils me semblent avoir de choses dansantes à dire sur la vérité que je recherche, laquelle est, nécessairement, une vérité en mouvement, une vérité à en soulever le corps, non une vérité tout juste bonne à ranger au musée des utilités, ou une culture à ranger au musée des éruditions. Néanmoins, je l'avoue, avant d'en arriver au sens dansant des mots, j'ai

dû beaucoup me travailler au corps, travailler mon écriture au corps, fût-ce inconsciemment, porté par l'obscur volonté d'un rythme amoureux des mots, et de la vérité. Ce n'est qu'aujourd'hui que je peux parler d'une écriture dansante, ou d'un savoir dansant, dont le corps vibrerait, ou retentirait. Et encore, ce n'est qu'une sensation imprécise, j'ai conscience que ce n'est pas toute mon écriture qui danse, et que tout mon corps n'est pas empoigné par cette danse.

Ce serait trop beau, s'il en allait ainsi. Je serais continuellement ivre d'écrire. Or, s'enivrer continuellement d'écrire, c'est d'une beauté qui présente quelque danger, entre autres pour mon désir de savourer l'écriture au moment où elle me grise, ou de la recracher, parfois, quand son alcool est médiocre. Il y a dans mon corps des boulets, qui ont leur raison de m'empêcher d'être sans répit dans l'ébriété de dire. La lucidité est un de ces boulets. Mais voilà c'est un boulet qui roule entre les pieds des danseurs. Il est une objection à l'optimisme, surtout l'optimisme béat. Il n'en est pas moins un mouvement. Il est un mouvement particulier dans le mouvement général, un obstacle aux déchaînements trompeurs, illusoire, lesquels en oublient, dans leur frivolité, le sens profond des mots. La lucidité est le boulet qui m'interdit de planer lorsque je m'enivre à écrire. Tout ce qui plane me révolte. S'élever, oui, planer, non. Mon pessimisme est un bon danseur, lui, un danseur du sens profond des mots, attachés à la lucidité, serait-elle un boulet. Parfois je me surprends à prophétiser le jour où ma lucidité dansera aussi bien et aussi haut que mon pessimisme. Où mon désespoir, qui est la sanction de ma luci-

dité, dansera au même rythme que mon pessimisme, qui en est l'énergie. Je crois que ce jour-là serait un jour d'une grande nouveauté pour mon amour de la vérité.

C'est dire si je donne au mot « danser » un sens peu commun, d'une exigence sans faiblesse. Le mot « danser » : une création vivante et indomptable du corps verbal dans le corps charnel. Un mot qui, au moment où je le prononce, entraîne déjà dans son geste l'essentiel de ce que je m'appête à écrire, et à vivre. Ce n'est pas un mot issu du langage de la danse proprement dit. Il ne se prête guère, dans la perception que j'en ai, au surgissement d'images en rapport avec les figures connues de cet art, ou de ce divertissement. Il me rappelle soudain ma jeunesse, une époque où j'étais mû, presque sans interruption, par une danse des forces du mal. Ce qui me faisait bouger, au corps comme à l'esprit, c'étaient mes ténèbres, mon chaos, en proie à la dynamique battante, inapaisable, d'une nature comme bâtie pour nuire, détruire. Je devais me rendre à l'évidence : les démons dansent mieux et plus longtemps que les anges. Ils jouissent d'un rythme immémorial, à l'antique, d'une poigne mythologique. Ils sont toujours en avance d'une cadence, d'une trouée cadencée, sur la trottinante vertu, qui fait ce qu'elle peut, avec ses prothèses, ses emplâtres. C'est le corps qui le veut ainsi, les pulsions de ce corps. En ce temps-là, mes mots étaient rares, et quand ils ne l'étaient pas, ils étaient loin d'avoir du sens, de ce sens dont j'affirme aujourd'hui qu'il danse, peut danser. Ils se réduisaient à des sons, tel le ban d'une sorte d'inhumanité d'avant la morale. Mais c'est sur ce bruit, repris en leitmotiv, que se dansaient

mes forces du mal, la sombre hérédité de mon corps, se soulevant de ses bas instincts. Et pourtant, je lisais. Je lisais même beaucoup. Mais je lisais la langue française par ses impuretés, je me collais à ses dessous, par où se déploient l'interdit, la transgression. Ses mots d'amour mettaient du temps pour arriver jusqu'à moi. Le plus souvent, ils n'arrivaient jamais. Je profitais de cette défection pour danser avec mes mauvaises pensées, elles avaient le champ libre, si l'on peut parler d'un champ. En fait c'était une prison, une prison lyrique. N'empêche, dans ce monde-là, dansant, sauvage, cruel, il se passait sans doute déjà quelque chose comme un commencement de libération. Dans ce corps-là, il y avait toute une histoire d'inculture en train de se changer en savoirs incongrus, d'une primordiale trépidation. Je ne puis comprendre ma naissance à l'écriture si je ne redescends pas, par la mémoire, en ce gouffre de l'adolescence convulsive où s'imposa, pour la première fois, à ma vacillante conscience de brute, l'importance de la danse des mots, du sens des mots. Certes, c'était la danse des « démons qui dansent mieux et plus longtemps que les anges ». C'était une danse sulfureuse, la danse de ma nature prédisposée aux extrêmes, les incontrôlables davantage que les autres, mais au moins, je recevais d'elle une formidable leçon de souffle. J'en acquérais une étonnante aptitude au bond, au saut, au tournoiement, à l'inlassable mouvement de l'être. J'étais porté, irrésistiblement, à me familiariser avec ce qu'il y avait en moi de plus hostile, de plus monstrueux, pourvu que ce fût, avant tout, un rythme de la sombre et rougeoyante rumeur des fonds sensoriels.

Une chance, dans ma vie : j'eus très tôt la curiosité de me connaître. Mais ma plus grande chance, c'est que ma curiosité ait été une ruée davantage qu'un tâtonnement. Cela m'a désappris à craindre de tomber. Si tu veux te connaître, accepte de tomber dans tes démons, là où ils « dansent mieux et plus longtemps que les anges ». Beaucoup de gens voudraient bien, mais ils n'osent pas basculer, ils ont peur pour leurs anges, qui n'aiment pas la danse, surtout pas celle-là. Les anges ont un pied dans la raison, une aile dans les nuages, cela ne fait pas une vérité, une recherche de la vérité. Certaines personnes aimeraient bien se connaître, n'était cette impression qu'elles ont que leur identité repose dans un abîme de silence inquiétant, dont le moindre remous est un péril, analphabète et incréatif. N'imaginant pas une seule seconde que puisse danser au bord de l'abîme leur curiosité pour ce monde, ils hésitent ou reculent. La connaissance de soi, ce sera pour plus tard. Entre leur conscience et leurs ténèbres, il n'est de danse possible, de danse de la vérité, de l'identité. S'ils ont du langage, ce langage ne danse pas de cette danse-là, trop risquée. C'est ainsi que, souvent, les hommes m'apparaissent, dans leurs discours. Ils portent, dans leurs corps, dans leurs façons d'être, le poids d'un *indansé*, ou d'un *indansable*. Ils ressentent leurs forces obscures comme un ennemi houleux ou immobile, massif, incapable de bontés. Ils n'ont pas de mots eux-mêmes assez dansants pour les délivrer d'une telle pesanteur. Ils vivent dans l'ignorance de ces mots dont le sens, lorsqu'il danse, peut faire danser tout l'être. Il est dommage qu'il n'y ait personne, dans les hautes sphères de la pensée,

pour annoncer aux humains la meilleure des mauvaises nouvelles : chacun d'eux possède, au fond de lui, quels que soient son éducation, ses convictions, son paysage mental, un rythme ayant vocation à le libérer de la part croupissante de son être. Une connaissance de soi qui n'aurait pour but, par la raison ou la morale, que de priver de mouvement, d'abord, puis de propulsion, ce que notre corps contient, dans son sous-sol, de savoirs à en faire danser les savoirs enseignés, une telle connaissance ne serait rien d'autre que du mensonge en action.

Devant les maladies modernes de l'âme, je suis amené par la force de l'écriture à faire ce constat amer. Le tissu sensoriel se dégrade. La stagnation des non-dits, dans ce tissu, c'est assez pour développer, dans l'univers psychosomatique d'un individu, de terribles désaccords avec lui-même et avec le monde. Nous devrions nous méfier des eaux dormantes du non-dit. Elles n'empêchent pas les activités de l'esprit, mais ces activités s'empoisonnent à s'exercer au mépris ou indépendamment de l'obscur volonté du corps de leur insuffler l'esprit de la danse, qui est lui-même de la pensée et l'audace de cette pensée, sa qualité libératrice, son indice de témérité, inscrit dans les instincts. Si nous pensons sans ce corps, nous pensons nécessairement contre lui. C'est alors que nous guettent les maladies psychiques, qui pour la plupart se traduisent par une stagnation de non-dit dans le tissu sensoriel, quelles que soient d'autre part les activités de l'esprit. À ne penser qu'avec la raison, nous finissons par penser contre nous-même, contre notre mouvement vital. Certes, nous pensons mais nos pensées s'en

vont grossir le grouillement des arrière-pensées. Beaucoup d'arrière-pensées, me semble-t-il, sont malades, elles sont des créations de notre impuissance à faire danser le corps verbal dans le corps charnel et avec lui. Là où nos pensées ne nous soulèvent plus, nos arrière-pensées nous colonisent. C'est comme grégaires qu'elles nous parasitent.

Nous savions déjà que ce sont les arrière-pensées qui gouvernent le monde, et non, comme on le croit généralement, les pensées. Les pensées qui ont l'air de gouverner le monde sont travaillées par des arrière-pensées qui le gouvernent effectivement. La pensée est l'alibi de l'arrière-pensée. Pourquoi le monde va si mal : la pensée désintéressée ne se risque plus à vouloir occuper le devant de la scène de l'esprit. Ce serait pour elle une démarche trop coûteuse. Ce n'est même plus un paradoxe que d'affirmer que les arrière-pensées agissent, travesties en pensées, à l'avant des pensées. C'est ce qui explique l'incrédulité instinctive que nous inspirent les politiques, les religions, les idéologies. Elles pullulent d'arrière-pensées s'habillant de la légitimité des pensées. Le mensonge règne, l'hypocrisie prospère. La démocratie elle-même est en mauvais état : un corps de pensées généreuses sur fond d'arrière-pensées véreuses, suintant l'argent et le pouvoir. Quoi d'étonnant, dès lors, si quand nous pensons démocratie, ce mot ne danse pas dans notre tête, dans nos sens. S'il n'y avait la menace de la dictature, que nous haïssons, qui est l'indansable liberticide, où trouverions-nous, dans nos convictions, ce minimum d'entrain qui nous la fait toujours préférer à tout autre immobilisme ? Voilà bien un mot, « démocratie », dont les

jambes systématiquement flageolent au moment de son élan. Mais il en va ainsi de beaucoup de mots illustres, vieux comme le monde, et jamais rafraîchis. Leur artériosclérose semble s'être indurée, une fois pour toutes, dans les articulations du langage dominant. À défaut d'un ressort, nous leur cherchons désespérément un souffle. Quand j'en appelle à l'irruption, dans notre corps sensoriel, de mots qui seraient de grands danseurs de l'être, ce n'est évidemment pas aux grands mots artériosclérosés que je songe. Ce serait mal me connaître.

Cela dit, je ne nie pas la nécessité des arrière-pensées. Ce sont des témoins inévitables, ou les actrices irrépressibles d'un drame qui se joue, au plus profond de soi, entre la pulsion d'intégrité et la mécanique de l'amputation. Les arrière-pensées, le plus souvent, tiennent, dans ce que pourrait être un enfer intérieur, un rôle de régulatrices. Elles modulent la circulation des sensations fortes, ou des désirs démesurés s'orientant vers on ne sait jamais quel accès de folie identitaire. L'histoire de la nature humaine ne peut se comprendre sans celle de ses arrière-pensées. La transparence est une utopie. Si elle existait, elle ressemblerait à une sainte démence. Et la sainteté, sans la démence, nous manquons d'exemples pour croire qu'elle est peut-être le comble de la pensée désintéressée, de la recherche désintéressée de la vérité. Nos arrière-pensées ont donc un destin utilitaire, sans doute social, elles sauvent probablement du désastre la communication, déjà si difficile, entre les communs des mortels.

Le problème, c'est que les arrière-pensées ne dansent

pas. La plupart du temps, elles rampent ou serpentent. Elles sont l'expression du retard que prend le corps, les instincts de ce corps à prouver leur pouvoir de mettre en danse la vie de l'esprit, y compris ses émotions, ses sentiments et jusqu'à sa raison même, et peut-être surtout sa raison. Le corps n'a pas rencontré les mots danseurs, il ne se les est pas incorporés, son esprit n'a pas permis qu'il les rencontre pour se les incorporer, son esprit et son corps n'ont pas assez aimé les mots, d'un amour inconsidéré et « sexualisé », pour qu'il en soit ainsi. Il arrive un moment où nos instincts n'en peuvent plus de contenir, à l'état de dépôt, de vestiges archéologiques, ces connaissances, ces savoirs, cette culture, condamnés au non-dit par le Système, lequel n'a d'yeux et d'oreille que pour l'indansable. C'est alors que le corps développe, en surnombre, des arrière-pensées n'ayant plus rien à voir avec l'enténébrement naturel de notre esprit. Ces arrière-pensées surviennent comme pour en finir avec notre espoir de nous en libérer. Elles consacrent la clôture de l'être, les limites de l'aventure de penser et de vivre ce que l'on pense. Leur surpopulation ne fait qu'aggraver et multiplier les symptômes de maladie psychique, de névrose. Elle allonge la somme de nos désirs inaccomplis. Le corps créateur se meurt ainsi, faute de mots danseurs, sachant danser à la fois le corps et l'esprit. Certes, au même moment, l'esprit fonctionne, il aligne ses compétences, il les assemble, les combine avec habileté ou virtuosité, il produit de la pensée, mais nous sentons bien que ses constructions manquent de souffle, de mouvement, de ce quelque chose qui nous projetterait au-delà de nous-même, nous aiderait à devenir ce que nous

Marcel MOREAU


UNE PHILOSOPHIE À COUPS DE REIN

Né en 1933 en Belgique, Marcel Moreau a construit une œuvre majeure dont quatre grands titres, *Quintes*, *L'Ivre* livre, *Le Sacre de la femme* et *Discours contre les entraves*, ont récemment été réédités. Son cinquante-troisième livre, *Une philosophie à coups de rein*, apprivoise l'énigme de sa propre mort et nomme les leurres de notre modernité.

Mon rythme et moi, nous avons une relation aussi antique qu'un instinct de mort, aussi inaugurale qu'un amour à son aurore. Mais d'écrire cela, ce n'est pas suffisant pour m'expliquer ce soulèvement qui fait de moi un possédé de la langue avant même que j'en sois l'usager, plus ou moins titubant. La réalité est nécessairement plus complexe que ce que je viens d'en dire : une danse de tous les possibles ? Allez savoir... Plus qu'un simple tempo vital, ce rythme est une conscience, un souffle, une poigne. Il produit lui-même du Mot, il y imprime, en profondeur, son exigence de style, de chant, d'à-propos. Sa trépidation cumule violence d'être et révolte contre les déshumanisations en cours, réductrices de l'homme à une chose. Je la ressens alors comme une œuvre sans cesse en mouvement, telle la fructification à perdre baleine d'une matrice textuelle. Ainsi m'apparut inéluctable, en écrivant ce livre, de l'intituler Une philosophie à coups de rein. Entre mon corps verbal et mon corps charnel, il s'était passé comme un portement, puis une propulsion de l'un par l'autre.

MARCEL MOREAU

DENOËL
www.denoel.fr

B25990.5  09.07
ISBN 978.2.20725990.0
22 €

Extrait de la publication



9 782207 259900